

LA HIPPIE

par

Patrick S. VAST

Ce texte a été publié pour la première fois dans le spécial nouvelles numéro 9 du webzine Phénix Mag

Ce 3 avril 1959, il faisait un temps splendide dans les environs de Lubbock, Texas. Il était à peu près 18 h, et Jack Riley rentrait chez lui au volant de sa vieille Packard noire, en écoutant Buddy Holly, une star de rock'n'roll morte dans un accident d'avion deux mois plus tôt¹. Âgé de 35 ans, Jack, un grand gaillard costaud aux cheveux blonds coupés en brosse, n'était plus à proprement parler un teen-ager, mais il était véritablement fan de rock'n'roll, et tout particulièrement de Buddy Holly, un Texan comme lui. Par ailleurs, c'était à Lubbock, ville natale de Holly, que Jack avait trouvé un emploi dans une compagnie d'assurances neuf ans plus tôt. Il ne tarda pas à arriver en vue d'une ville distante d'une dizaine de miles de Lubbock, où il habitait avec sa femme Évelyne et leur fille Kate. C'était un petit patelin typique du Sud, qui comptait pas mal de maisons de bois peintes en blanc. Il n'y avait pas trop de circulation ; il gagna sa rue assez rapidement, et se gara devant sa maison qui était en tous points semblable à celles de ses voisins, avec sa façade au crépi de couleur rose saumon, sa pelouse, sa barrière blanche, et sa boîte aux lettres rouge marquée du sigle US Mail.

Il attrapa le paquet en papier kraft contenant les quelques provisions qu'il avait achetées à Lubbock, et sortit de sa Packard.

Sur la pelouse, il y avait jeune femme brune qui enroulait le fil de sa tondeuse à gazon, ainsi qu'une fillette blonde d'environ dix ans qui jouait avec un petit chien blanc. Toutes deux étaient en chemisette et blue-jean.

Jack, vêtu d'un pantalon en toile, et d'une chemisette dont il avait laissé le col ouvert après

¹ Information exacte

s'être débarrassé de sa cravate une fois sorti du bureau, poussa la barrière, et aussitôt la petite fille courut vers lui.

– Papa, papa ! s'écria-t-elle.

Elle se jeta littéralement dans ses jambes, manquant de lui faire lâcher son paquet de provisions.

– Allons, doucement, fit-il.

– Kate ! s'exclama la jeune femme brune. Je t'ai déjà dit de ne pas bousculer ton père quand il rentre.

– Ce n'est rien, assura Jack, qui se faisait maintenant tirer le bas du pantalon par le petit chien blanc qui était venu se mettre de la partie.

Si Jack était Américain, sa femme Évelyne était Française. Il l'avait connue à la fin de la Seconde Guerre mondiale à Paris, où ils s'étaient mariés par une chaude journée de juillet 1946. En mars 1947, le GI Riley avait été démobilisé, et il avait emmené Évelyne à Dallas, sa ville natale, où Kate avait vu le jour deux ans plus tard. Si Jack était parfaitement bilingue, comme d'ailleurs sa fille, il n'en était pas de même d'Évelyne qui avait le plus grand mal à s'habituer à l'américain. C'était donc d'un commun accord qu'ils avaient décidé d'utiliser le français lorsqu'ils étaient entre eux.

– La journée a été bonne, Jack ? demanda Évelyne qui en avait fini avec sa tondeuse à gazon.

– Plutôt assommante, répondit son mari. Je vais me boire une bonne bière pour me remettre d'aplomb.

Avant d'entrer dans la maison, il jeta un regard réprobateur aux pieds nus de sa fille, qui feignit de l'ignorer. Il s'évertuait en vain à lui demander d'enfiler une paire de baskets dès qu'elle sortait, afin de couper court aux gorges chaudes des Evans, leurs plus proches voisins.

Il entra en soupirant dans la maison, et se rendit tout d'abord dans la cuisine, véritable royaume du formica. Il posa son paquet sur la table, ouvrit le frigo tout en rondeur, et en sortit une boîte de bière. Puis, il alla dans le séjour.

– Je te mets un disque de Buddy ? demanda Évelyne qui l'avait suivi.

Jack acquiesça en s'installant dans un confortable fauteuil en skai. Il regarda sa femme se diriger vers l'immense poste de radio qui était placé juste à côté d'un téléviseur tout en rondeur comme le frigo. Évelyne souleva le couvercle du poste pour avoir accès au tourne-disque, et posa bientôt le saphir sur le 33 tours qui y avait été laissé. Aussitôt le *It's so easy* de Buddy Holly fusa.

– Tiens, je crois que NBC passe un western avec John Wayne ce soir, lança Jack.

Kate qui venait d'arriver dans le séjour, s'indigna aussitôt :

– Quoi ! encore un de ces horribles films racistes où les Indiens sont traités en méchants, alors qu'on est venu leur voler leur terre !

Jack préféra ne rien dire, étant habitué aux prises de position de sa fille en faveur des Indiens. Il se mit à siroter sa bière tout en écoutant Buddy Holly.

Toute la famille passa à table une heure plus tard. Le repas se déroula dans la quiétude, hormis une discussion entre Kate et son père à propos du programme de télévision. Finalement ce fut elle qui l'emporta, en décidant Jack à suivre l'*Ed Sullivan show*².

À la fin de l'émission, Évelyne monta se coucher. Elle travaillait chez un blanchisseur qui accueillait ses premiers clients dès 7 h du matin, aussi avait-elle coutume de ne pas traîner devant la télévision le soir. Kate la suivit, après avoir juré à son père qu'elle avait bien fait ses devoirs. Jack ne chercha pas à vérifier, car il lui tardait de pouvoir passer sur NBC pour suivre au moins la moitié du western.

Il changea rapidement de chaîne, et tomba tout de suite sur John Wayne habillé en officier de l'armée, qui chevauchait dans ce qui semblait être a priori le désert de l'Arizona. Le film en question était tout bonnement *le Massacre de fort Apache*, que Jack avait déjà vu plusieurs fois. Il connaissait même assez bien les dialogues, et fut donc très surpris, quand soudain John Wayne se mit à s'adresser à l'un de ses soldats dans une langue qu'il ne comprenait absolument

² Célèbre émission de variétés de la télévision américaine de ces années-là

pas. C'était pourtant bien un film américain dont la version originale avait été tournée dans la langue qui est utilisée sur tout le territoire des États-Unis. Or l'espèce de dialecte que continuait d'employer John Wayne, était des plus étranges. Mais Jack n'était pas au bout de ses surprises, car bientôt l'image du téléviseur se brouilla, et sur l'écran, apparut un tas de chiffres et de signes bizarres. Jack jeta un coup d'oeil à la boîte de bière qui était posée par terre près de son fauteuil. Il en était à sa quatrième depuis son retour à la maison, mais n'avait pas l'impression d'être ivre, et ne pouvait donc mettre ce qui se passait sur le compte de la bière. D'ailleurs, sur l'écran ça continuait de plus belle, sans qu'il ne sente pour autant sa tête tourner. À la place des chiffres et des signes, il y avait maintenant un défilé de bandes multicolores, qui fut bientôt accompagné d'un sifflement continu. Agacé, Jack voulut se lever pour aller éteindre le téléviseur, mais au même moment, un rayon phosphorescent traversa la pièce, et il fut incapable de se décoller de son siège. Il parvint toutefois à tourner la tête vers la fenêtre de la pièce. Il écarquilla les yeux, en découvrant que les persiennes étaient devenues transparentes. Il voyait parfaitement ce qui se passait dehors, et serra les dents quand une sorte de météorite traversa le ciel en laissant derrière elle une longue traînée orangée. Il revint alors à la télévision qui diffusait maintenant une ribambelle de figures géométriques, tandis qu'un affreux bourdonnement qui avait succédé au sifflement, remplissait la pièce. Il ne pouvait toujours pas se lever ; il était véritablement cloué à son fauteuil, incapable de pousser le moindre cri, d'émettre le moindre son, pendant que la télévision ne cessait de bourdonner et de laisser défiler sur l'écran un tas de dessins hétéroclites.

Jack demeurait fasciné, médusé, sans curieusement être réellement affolé. Tout cela était vraiment trop pour lui. On aurait pu penser ainsi que ces incroyables phénomènes étaient partis pour durer indéfiniment ; mais d'un coup, sans prévenir, tout redevint normal. John Wayne réapparut sur l'écran du téléviseur, s'entretenant avec un autre personnage du film dans une langue que Jack comprenait de nouveau très bien, et le séjour avait retrouvé son aspect normal avec ses persiennes fermées, et une petite lampe placée dans un coin pour apporter l'éclairage suffisant.

Avec satisfaction, Jack constata qu'il pouvait attraper sa boîte de bière qu'il vida d'un trait.

Il ne fut pas mécontent non plus de réussir à se lever, et éteignit le téléviseur. Il n'en revenait toutefois pas de ce qui venait de se passer. Il sortit de la maison avec une certaine appréhension. Mais dehors, tout était calme, tranquille. Il faisait plutôt doux, et l'air sentait le gazon fraîchement tondu. Il leva les yeux vers le ciel ; celui-ci était clair, parfaitement étoilé, et l'on pouvait profiter d'une superbe pleine lune. Il jeta un coup d'oeil aux maisons voisines. Chez les Evans, c'était le calme plat, et dans les autres maisons, il n'y avait pas l'air de se passer quoi que ce soit d'anormal. Il eut bien envie de se rendre chez un voisin pour vérifier s'il avait été victime des mêmes phénomènes que lui. Mais finalement, il y renonça ; il fut soudain pris d'un doute. Et s'il avait rêvé ? Et s'il avait été la proie d'hallucinations ? Il se remémora notamment les persiennes transparentes, et l'espèce de météorite qui avait traversé le ciel tout à l'heure... Tout cela était trop fou, inconcevable même. Jack secoua sa tête. Il voulut s'assurer qu'il ne rêvait pas... encore maintenant. Mais rien ne se passa après qu'il se fut pincé sans ménagement ; il était toujours sur le trottoir, en face de chez lui, près de sa vieille Packard qu'il lui fallait rentrer dans le garage attendant à la maison. Mais il n'en eut pas le courage ; ou peut-être craignait-il qu'une fois au volant, d'étranges phénomènes se produisent à nouveau. Alors, il rentra dans la maison en se disant que la voiture pouvait bien dormir dehors.

Comme chaque soir, il donna deux tours de clé dans la serrure de la porte d'entrée ; mais contrairement à d'habitude, il retira la clé de la serrure, et la plongea dans la poche de son pantalon. Il passa dans la cuisine pour boire un verre de lait, puis alla jeter un coup d'oeil au panier du petit chien blanc placé dans un recoin près du séjour. Le petit chien était couché dedans, et à la vue de Jack, il se mit à gémir. Jack s'accroupit pour lui caresser la tête, et s'aperçut que le petit chien tremblait légèrement. Il continua de le caresser, ce qui l'apaisa assez rapidement. Alors, Jack se releva, l'air inquiet, puis retourna à la cuisine où il but un second verre de lait. Il éteignit ensuite la cuisine et le séjour, et gagna l'étage en bénéficiant de la clarté de la lune qui se répandait à travers la fenêtre de la cage d'escalier. En passant devant

la porte fermée de la chambre de Kate, il eut envie d'entrer voir si tout allait bien. Mais il y renonça et continua jusqu'à la salle de bains.

Il se mit en pyjama, et tandis qu'il se brossait les dents, il repensa à tout ce qui venait de se produire. Il ne pouvait vraiment pas se résoudre à admettre qu'il avait rêvé. Mais il n'était pas prêt non plus à rejoindre le camp de ceux qui prétendaient avoir vu des soucoupes volantes ; une enquête de l'armée ayant conclu quatre ans plus tôt que tout ça n'était que foutaise³.

Jack secoua la tête. Il lui fallait dormir au plus vite. Il éteignit la salle de bains, et se rendit dans sa chambre, où il perçut le souffle léger d'Évelyne. Il se remémora le sifflement et le bourdonnement agaçants de tout à l'heure, et s'étonna que ces sons intempestifs n'aient pas réveillé sa femme ou sa fille. Mais il se sentait décidément trop fatigué pour pouvoir encore réfléchir. Il se glissa dans le lit à côté d'Évelyne, et comme si on lui avait assené un violent coup sur la tête, sombra aussitôt dans un sommeil profond.

Ce furent les cris perçants d'Évelyne qui le réveillèrent en sursaut.

Il avait la bouche horriblement pâteuse, et se sentait la tête incroyablement lourde, comme s'il avait vidé au moins une douzaine de boîtes de bière, ou pire encore, une bouteille entière de Bourbon.

– Mais... mais, quelle heure est-il ?! s'exclama Évelyne.

– Hein, quoi ? grogna Jack.

– L'heure ! s'exclama encore Évelyne.

– Je... je ne sais pas, regarde le réveil...

– Ce n'est pas possible, il indique 10 h 15, se plaignit Évelyne. Nous ne l'avons pas entendu sonner à 6 h !

Jack jeta un coup d'oeil à sa montre en clignant des yeux à cause de la lumière crue qui se répandait dans la chambre, et soupira :

³ Information exacte

– Eh bien oui, il est 10 h 15. C'est ce qu'on appelle une panne d'oreiller en français, n'est-ce pas ?

Puis, regardant sa montre de plus près, il s'exclama :

– Mais, la trotteuse est arrêtée ! Et celle du réveil ?

– Elle est arrêtée aussi ! s'écria Évelyne. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Allons, allons, du calme, conseilla Jack.

Mais il ne fut guère entendu, car Évelyne s'écria de plus belle :

– Et Kate, qu'est-ce qu'elle fait ? Elle ne s'est pas réveillée non plus. Ce n'est pas normal !

Elle sortit prestement du lit, et courut en pyjama jusqu'à la chambre de leur fille.

Jack l'entendit presque aussitôt hurler :

– Kate n'est pas dans sa chambre ! Elle a disparu !

Jack se leva, et alla rejoindre Évelyne. Il put alors constater que le lit de Kate qui était déjà prévu pour une jeune fille, était vide.

– Mais... mais, où est-elle donc ? se lamenta Évelyne.

Jack la prit par l'épaule.

– Allons, du calme, elle est tout simplement dans la cuisine en train de prendre son petit déjeuner, la rassura-t-il.

– Mais pourquoi ne nous a-t-elle pas réveillés ?

– Écoute Évelyne, je n'en sais rien, mais nous allons vite aller la rejoindre dans la cuisine pour qu'elle nous l'explique, dit Jack en jetant toutefois un coup d'œil inquiet au lit de sa fille qui était à peine défait, alors qu'elle avait coutume d'être très remuante durant son sommeil.

Évelyne s'apaisa, et ils quittèrent la chambre.

Une fois en bas, ils ne trouvèrent pas plus Kate dans la cuisine que dans sa chambre. Par contre ils purent noter après avoir ouvert les persiennes de la pièce, que l'horloge murale était également arrêtée à 10 h 15.

Jack alluma aussitôt un transistor qui était posé près du frigo, et tomba juste sur les informations de 11 h du matin.

– 11 h ! s'exclama Évelyne qui avait très bien traduit ce qu'avait dit le présentateur. Mais il est encore plus tard que ce qu'on croyait.

– M'ouais, fit Jack, qui en était alors venu à penser que sa montre, le réveil de la chambre, et l'horloge de la cuisine ne s'étaient peut-être pas en fait arrêtés à 10 h 15 du matin, mais plutôt à 22 h 15 ; c'est à dire au moment où les curieux phénomènes de la veille, qu'il n'avait pas oubliés, s'étaient produits.

– Mais Kate ! repartit Évelyne, elle a disparu, il faut appeler la police !

Jack tenta de calmer sa femme en lui disant qu'il devait bien y avoir une solution, que leur fille ne s'était pas volatilisée. Seulement, il savait qu'elle n'avait pas pu sortir par la porte de la maison. Il était tout aussi peu probable qu'elle fût passée par une fenêtre, et quand il découvrit ses vêtements roulés en boule dans un coin de sa chambre, comme elle avait la fâcheuse manie de les laisser, il décida d'appeler le shérif : il ne l'imaginait pas en plus partant en pleine nuit en pyjama.

Lee Johnson, le shérif, arriva environ dix minutes après l'appel de Jack. Il était accompagné de deux de ses hommes, et le moins que l'on pût dire, c'est qu'il regarda les deux parents affolés d'un drôle d'œil après avoir entendu leurs déclarations. Il promit toutefois que tout serait mis en œuvre pour retrouver Kate, qu'un avis de recherche allait être lancé dans l'heure qui suivait.

Ce fut en effet le cas, mais au bout de six mois, Lee Johnson revint chez les Riley pour annoncer que l'enquête était close ; toutes les recherches n'avaient pas donné le moindre petit résultat.

Pour Jack et Évelyne, il fallait donc résolument essayer d'apprendre à vivre sans Kate. Évelyne qui avait quitté son travail à la blanchisserie dès la disparition de sa fille, décida de se mettre sérieusement à l'américain. Elle voulait entreprendre des études de droit, pour soit entrer dans la police en qualité d'enquêtrice, ou si elle n'y parvenait pas pour une raison ou une

autre, monter sa propre agence spécialisée dans les affaires d'enfants disparus. Jack, lui, avait continué de travailler dans sa compagnie d'assurances. Il s'était assez vite résigné à admettre qu'il ne reverrait plus jamais sa fille ; sans doute à cause des phénomènes étranges qui avaient coïncidé avec sa disparition, et qu'il n'avait révélés à personne, même pas à Évelyne.

Ce 3 avril 1960, Jack revenait comme chaque soir de la semaine de Lubbock. Mais ce soir-là était très différent des autres, puisque c'était le triste anniversaire de la disparition de Kate.

En tout cas, le temps était encore estival, et Jack avait baissé les vitres de sa voiture. Mais contrairement au 3 avril 1959, la circulation posait problème. Dès la sortie de Lubbock, Jack avait été pris dans des bouchons, et pour l'instant, il roulait au pas. Bientôt, il dut carrément s'arrêter. Mais il décida de rester philosophe, d'autant que la radio diffusait une émission en hommage à Buddy Holly. À un moment, il tourna machinalement la tête vers la droite. Ce fut alors qu'à sa grande surprise, il vit, immobile sur le trottoir de l'avenue où il était bloqué, une jeune femme d'environ vingt ans, assez grande, mince, et aux longs cheveux blonds retenus par un bandeau indien qui lui enserrait la tête. Elle avait plutôt une drôle d'allure, d'autant que le reste de sa tenue vestimentaire se composait d'une grande chemise à fleurs par-dessus laquelle elle avait passé un vieux boléro en velours râpé, et d'un pantalon en toile bariolé qui tombait en s'évasant sur des sandales. Et pour finir, elle tenait à l'épaule une sorte de musette sur laquelle elle avait fixé, après l'avoir roulé, un sac de couchage de couleur écossaise. Jack n'avait encore jamais vu une jeune femme accoutrée de cette façon.

Il était en train de la fixer sans rien cacher de son étonnement, quand la jeune femme s'avança vers lui.

– Vous ne pouvez pas m'emmener jusqu'à la prochaine ville ? demanda-t-elle en français, en se penchant vers la vitre ouverte.

– Si vous avez au moins huit jours devant vous, répliqua Jack, toutefois un peu décontenancé.

– Je les ai, dit la jeune femme avec un large sourire, et en ouvrant la portière de la Packard.

Une fois qu'elle fut installée à côté de lui, Jack demanda :

– Vous arrivez d'où comme ça ?

– Oh, de très loin, répondit la jeune femme d'un air dégagé.

Ce fut à cet instant que l'arrière de la grosse Ford Mustang qui bouchait la vue de Jack depuis près de dix minutes, commença à avancer.

– Vous voyez, il suffit que j'arrive pour que tout s'arrange, dit la jeune femme en riant.

– Mais au fait, vous parlez français ! dit Jack, qui était tellement habitué à pratiquer cette langue qu'il n'y avait pas vraiment prêté attention sur le coup.

– Oui, fit la jeune femme, mais vous aussi.

– C'est vrai, dit Jack, mon épouse est Française. Vous aussi ? Enfin, pas tout à fait je pense, car vous avez l'accent américain.

– Je suis en effet Américaine, dit la jeune femme. Seulement, j'ai été habituée à entendre parler français chez mes parents.

"Tiens donc, pensa Jack, ça me rappelle une certaine famille." Et il en ressentit un pincement au cœur.

– En tout cas, dit-il, vous avez eu une sacrée intuition pour m'avoir parlé tout de suite en français, alors que j'aurais très bien pu ne rien comprendre.

– C'est vrai, s'amusa la jeune femme, je suis très intuitive.

La circulation était parfaitement fluide désormais, et la Packard filait sur la route, tandis que la radio diffusait *Peggy Sue*, l'un des plus gros succès de Buddy Holly.

– Tiens, c'est Buddy Holly que vous écoutez, commenta la jeune femme.

– Ouais ! fit Jack, d'un air satisfait. C'est mon chanteur préféré. Vous le connaissez ?

La jeune femme hocha la tête.

– Bien sûr ! Il est un peu oublié maintenant ; mais ça se comprend, depuis le temps qu'il est mort.

Jack sursauta.

– Ça ne fait pas si longtemps que cela !

– Ah, vous trouvez ? Onze ans, c'est quand même pas mal.

Jack ne laissa rien paraître de son étonnement, estimant que le calcul ne devait guère être le fort de cette jeune femme bizarre.

Il continua de conduire, et comme il arrivait en vue de la ville, il demanda à la jeune femme :

– Je vous dépose où ?

Elle devint d'un coup très nerveuse.

– Heu... je ne sais pas, bredouilla-t-elle. Laissez-moi où vous voulez.

Jack fronça les sourcils.

– Vous êtes vraiment sûre que vous devez vous rendre dans cette ville ?

La jeune femme était maintenant très embarrassée.

– Eh bien, c'est à dire que...

– Bon, allez, j'ai compris, trancha Jack. Vous ne savez pas vraiment où vous voulez aller. Eh bien, en attendant que vous en ayez une idée un peu plus précise, je vous invite chez moi boire un coca ou un truc de ce genre.

Jack n'eut alors pas seulement l'impression qu'il avait drôlement soulagé la jeune femme ; il en était absolument certain.

Il se gara bientôt devant chez lui, et invita la jeune femme à descendre après avoir empoigné son habituel paquet de victuailles. La porte de la maison était entrouverte, et tandis que tous deux marchaient sur les dalles qui traçaient une ligne droite à travers la pelouse, le petit chien blanc sortit. Il se précipita aussitôt sur la jeune femme au bandeau indien, et se mit à lui faire la fête, gesticulant et poussant des petits cris aigus.

– Vous avez l'air de lui revenir, commenta Jack.

– Oui, fit la jeune femme, j'aime beaucoup les chiens. Surtout les petits chiens blancs comme celui-ci.

Attirée par les cris du chien, Évelyne sortit bientôt à son tour de la maison. En un an, son

visage s'était ridé, et ses cheveux étaient maintenant striés de gris. La perte de Kate l'avait énormément ébranlée, et c'était très certainement ses projets qui l'avaient fait échapper de justesse à une grave dépression. Elle était vêtue comme un an plus tôt, d'une chemisette et d'un blue-jean.

Elle ne cacha pas son étonnement en regardant son mari accompagné de la jeune femme étrange qui était à côté de lui, et bénéficiait encore de l'enthousiasme du petit chien.

– Je vous présente, Évelyne, mon épouse, dit Jack. Ah, au fait, moi, c'est Jack. Et vous ?

– Cheyenne ! répliqua la jeune femme, avec un rien de provocation dans le ton.

– Cheyenne ! s'exclama Jack. C'est un prénom, comment dire...

– C'est en hommage aux Indiens. On leur doit bien ça, après avoir volé leur terre !

Jack ne releva pas, et expliqua à sa femme en lui donnant le paquet de victuailles :

– J'ai rencontré Cheyenne qui, comme tu as pu t'en apercevoir, parle très bien le français, alors que j'étais bloqué sur une avenue à cause de la circulation. D'après ce que j'ai compris, c'est une grande voyageuse qui ne refuserait pas un bon verre de coca pour se rafraîchir.

– Je préférerais un verre de lait, si ça ne vous dérange pas, déclara Cheyenne.

– Pas de problème, annonça Évelyne en esquissant un sourire. Si vous voulez bien entrer.

Cheyenne suivit Jack qui l'amena dans le séjour. Il l'invita à s'asseoir dans un fauteuil ; ce qu'elle fit après avoir posé sa musette. Jack prit place dans un autre fauteuil, et Cheyenne regarda tout autour d'elle avec un air amusé, sans rien dire.

Évelyne arriva bientôt avec un plateau contenant un grand verre de lait et une boîte de bière. Elle posa le plateau sur une petite table basse qui était placée entre les deux fauteuils et un canapé sur lequel elle s'installa.

– C'est drôlement bizarre votre ameublement, déclara d'un coup Cheyenne. Tout ce skaï, ce plastique... on dirait un intérieur des années cinquante. Tiens, surtout le poste de télévision... tout rond, et puis le poste de radio aussi... oui, vraiment, chez vous, on se croirait revenu aux années cinquante.

– Les années cinquante, ce n'est pas si loin, quand même ! dit Jack, en prenant sa boîte de

bière.

Cheyenne se mit à rire.

– Ah, c'est comme tout à l'heure, pour la mort de Buddy Holly. Pour vous, onze ans, ce n'est toujours pas beaucoup.

Évelyne regarda alors Jack d'un air surpris, mais celui-ci passa outre, et dit :

– Oui, c'est vrai que j'ai tendance à relativiser le temps.

– Hum, hum, fit Cheyenne.

Puis, fixant le poste de télévision, elle dit :

– Au fait, il fonctionne encore ce vieux machin ?

– Oui, oui, il fonctionne encore même très bien, ce... vieux machin, affirma Jack. D'ailleurs Évelyne va l'allumer pour vous le prouver.

– OK, fit Évelyne.

Elle alla mettre en marche le téléviseur, et revint s'asseoir.

Bientôt, le visage de John Kennedy apparut sur l'écran, puis peu de temps après, celui de Richard Nixon.

– Tiens, dit Cheyenne, c'est un vieux documentaire sur la campagne pour les élections présidentielles de novembre 1960.

– Oui, il s'agit bien des élections de novembre 1960, confirma Jack ; mais ce n'est pas un vieux documentaire, il s'agit des actualités du jour.

Cheyenne le regarda d'un air ahuri. Apparemment, elle allait faire un commentaire, mais ce fut Jack qui reprit la conversation.

– En tout cas, dit-il, ce John Kennedy, est sans aucun doute jeune et sympathique, mais toutes les enquêtes d'opinion donnent Nixon gagnant en novembre. C'est lui qui sera élu président.

– Vous avez de sacrées drôles de blagues ! s'exclama Cheyenne. Vous savez bien qu'en novembre 1960, c'est Kennedy qui a été élu président. Nixon ne l'a été qu'en 1968 ; après la présidence de Johnson qui a succédé à Kennedy suite à son assassinat à Dallas en novembre

63.⁴

Jack crut bien qu'il allait avoir un malaise.

– Mais où allez-vous donc chercher ces histoires à dormir debout ? s'indigna-t-il. Kennedy assassiné à Dallas, ma ville natale ! Mais il n'y a pas d'assassins à Dallas, il n'y a pas d'assassins au Texas. Et puis, le seul Johnson que je connaisse, c'est Lee Johnson, le shérif de cette ville.

– Il y a eu également Lyndon Johnson, qui était bien Texan d'ailleurs, et que Kennedy avait choisi comme vice-président. Mais ne me dites quand même pas que votre télévision, même si elle date d'un autre âge, ne vous a pas informés de tout ça !

Sans doute pour couper court à cette étrange conversation, Évelyne demanda alors :

– Vous restez avec nous pour le repas du soir, Cheyenne ?

Jack lança un regard à sa femme comme pour lui signifier qu'il n'y tenait pas vraiment. Mais Cheyenne accepta avec un grand sourire, et Évelyne annonça qu'elle allait préparer le repas. Jack se leva pour éteindre la télévision, et déclara qu'il allait passer un disque de Buddy Holly.

– Buddy Holly, c'est bien, dit alors Cheyenne, mais le Texas a produit une autre star depuis.

– Ah oui ? fit Jack, se demandant ce que cette étrange jeune femme se préparait encore à dire. Et quelle est cette autre star ?

– Janis Joplin⁵, bien sûr ! Vous ne l'avez donc pas vue l'année dernière, au festival de Woodstock ?

– Heu, non, fit Jack, qui n'avait jamais entendu parler de cette Janis Joplin, pas plus d'ailleurs que d'un festival qui aurait eu lieu à Woodstock⁶.

⁴ Tout ce passage est historiquement exact

⁵ Chanteuse de rock américaine originaire du Texas, disparue prématurément en octobre 1970

⁶ Festival de musique ayant rassemblé des centaines de milliers de personnes en août 1969

– J'ai comme l'impression que vous vivez vraiment figés dans le passé, lâcha alors Cheyenne.

– Oui, peut-être, concéda Jack, tandis que l'introduction au saxo du *Remeniscing* de Buddy Holly fusait dans la pièce.

Cheyenne et lui cessèrent de discuter, se contentant pour l'un de siroter sa bière, et pour l'autre son verre de lait, jusqu'à ce qu'Évelyne leur annonce que le repas était prêt.

Ils le prirent dans la cuisine, ce qui permit à Cheyenne à la vue du formica qui envahissait la pièce, de faire encore des commentaires sur les goûts "*vieux jeu*" de Jack et d'Évelyne.

Et tandis qu'elle s'attaquait de bon appétit à son hamburger, Évelyne demanda :

– Au fait, mademoiselle, où avez-vous appris à parler si bien le français ?

L'appellation de mademoiselle, sembla amuser Cheyenne qui répondit après s'être léché les doigts avec désinvolture :

– Oh, ma mère est Française.

Jack vit Évelyne se figer. Il se dit qu'il n'aurait vraiment pas dû prendre cette jeune femme en stop.

– C'est étrange, dit Évelyne, très mal à l'aise.

Jack décida d'intervenir pour changer de sujet.

– Au fait, dit-il, la tenue que vous portez...

– Oui ? fit Cheyenne, attendant manifestement la suite.

– Oui, reprit Jack, cette tenue...

– C'est une tenue de hippie.

– De hippie ? s'étonna Jack.

– Oui, ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler des hippies ! s'exclama Cheyenne. Ça fait maintenant trois années qu'on en parle ! Depuis le fameux été 1967 à San-Francisco!⁷

⁷ C'est au cours de l'été 1967 à San Francisco, que le mouvement Hippie prit

Jack et Évelyne se regardèrent, en affichant bien involontairement certainement, un sourire complètement niais.

– Bon, allez, je n'insisterai pas, décida Cheyenne. Il faut vous laisser dans vos années cinquante, votre formica et votre plastique. Et aussi, j'allais oublier la meilleure, Nixon qui va remporter la présidentielle de 1960 !

– Merci, fit Jack.

Puis après un court instant de silence, il repartit pourtant :

– Et vous n'avez pas d'autres choses aussi étonnantes à nous apprendre ?

Évelyne le regarda, avec une expression dans les yeux qui semblait vouloir signifier qu'il serait peut-être mieux de ne pas insister ; mais Cheyenne rebondit aussitôt sur ce qui venait d'être dit.

– Que voulez-vous que je vous apprenne ? demanda-t-elle. Je ne sais pas, moi ! Par exemple, qu'un Américain a été le premier homme à mettre le pied sur la lune l'année dernière⁸, prenant ainsi une revanche sur les Soviétiques qui avaient été les premiers à envoyer un homme dans l'espace en avril 1961.⁹

– Les Soviétiques vont envoyer un homme dans l'espace en 1961 ?! s'écria presque Jack.

– Ont envoyé, rectifia Cheyenne. Mais à quoi jouez-vous exactement ? À force ça ne devient plus drôle du tout. Ne me dites pas aussi que vous n'avez jamais entendu parler de Youri Gagarine !

– Non, non, répliqua Jack en secoua nerveusement la tête, nous en avons entendu parler. Nous connaissons très bien Youri Ga...

– Gagarine !

– Oui, c'est cela, Gagarine.

véritablement son essor

⁸ Historiquement exact (juillet 1969)

⁹ Historiquement exact

Cheyenne souffla un grand coup.

– Eh bien, vous valez le voyage, au moins. Je ne suis pas venue de Californie pour rien.

– Vous venez de Californie ! reprit Évelyne.

– Oui, de Californie, confirma Cheyenne.

– Et dans quelle ville habitez-vous ?

Cheyenne prit un air évasif.

– Oh, dans aucune ville en particulier. En fait, je vis plutôt sur les plages.

– Les plages ! s'exclama Jack.

– Oui, les plages. C'est habituel chez les hippies. On dort à la belle étoile, on fait de la musique, on fume de la marijuana, on prend du LSD...

– Du quoi ! s'exclama encore Jack.

– Du LSD.

– Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

– Oh, un hallucinogène.

– Mais c'est de la drogue !

– Oui, et alors ?

– Mais c'est illicite !

Cheyenne se fâcha aussitôt.

– Mais cette stupide guerre que mènent les États-Unis au Vietnam, c'est aussi illicite !

– Une guerre au Vietnam ! manqua de s'étrangler Jack. Mais, comme si on n'en avait pas eu assez avec la guerre de Corée !¹⁰

– Ah, c'est vrai, que vous ne pouvez pas être au courant que les États-Unis s'enlisent dans une guerre commencée il y a au moins neuf ans, soupira Cheyenne, puisque vous êtes restés bloqués aux années cinquante, et à la mort de Buddy Holly... il y a onze ans !

– Bon, si vous le voulez, dit Jack, je vais vous conduire jusqu'à la sortie de la ville... ainsi

¹⁰ les États-Unis ont mené une guerre en Corée de juin 1950 à juillet 1953

vous pourrez reprendre l'auto-stop.

Contre toute attente, Évelyne intervint :

– Non, Jack, il se fait tard. La nuit est tombée déjà. Cheyenne n'a qu'à dormir ici.

– Ah, c'est sympa ça de m'inviter, dit Cheyenne, c'est vrai que j'aurais besoin d'une bonne nuit de sommeil avant de reprendre la route. Je vais aller récupérer mon sac de couchage dans l'autre pièce.

Jack ne contraria pas sa femme.

– Oui, tu as raison, Évelyne, dit-il, Cheyenne a besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Celle-ci se leva de table, et Évelyne l'invita à la suivre.

Jack resta seul dans la cuisine. Il ne savait que penser de la situation. Mais sa femme redescendit assez vite et vint le rejoindre.

– Eh bien, fit-elle, c'est une sacrée drôle de fille. Je lui ai proposé le lit de Kate qui est bien assez grand pour elle, et elle m'a dit que ce n'était pas la peine, qu'elle préférait dormir par terre, dans son sac de couchage. Mais au fait, quand tu l'as prise en stop, elle t'a parlé en français tout de suite ?

– Oui, tout de suite, dit Jack. Mais tu vois, Évelyne, en fait je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette jeune femme en stop. Et surtout, pourquoi je l'ai amenée ici... Enfin, je ne pouvais pas deviner qu'il s'agissait d'une personne aussi fantasque...

– Oh, si ça peut te rassurer, dit Évelyne, ça ne me dérange pas du tout. Je crois même que tu as bien fait. Ça m'aide à... enfin...

Jack regarda sa femme avec tristesse.

– Oui, je comprends ce que tu veux dire, déclara-t-il. En fait, à bien y réfléchir, je crois que je l'ai prise à bord de ma voiture pour la même raison.

Évelyne regarda son mari avec un petit sourire amer. Mais celui-ci réagit aussitôt.

– Tu sais, soupira-t-il, je crois qu'il ne faut pas parler de tout cela. J'ai eu une journée crevante au bureau, j'ai bien envie d'aller à mon tour me coucher.

– Je vais monter également, déclara Évelyne. J'ai plutôt sommeil ; j'ai bûché dur mon droit

tout l'après-midi.

Elle se leva et quitta la pièce. Jack en fit autant, et alla fermer la porte d'entrée sans garder comme un an plus tôt la clé dans la poche de son pantalon. Puis il gagna l'étage, et se rendit à la salle de bains qui était libre.

Lorsqu'il arriva en pyjama dans la chambre, il vit Évelyne qui tenait serré dans ses mains le cadre contenant une grande photo de Kate ayant été prise le jour de ses 10 ans. Jack se doutait qu'en voyant ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus et son petit air mutin, Évelyne ne devait pas manquer de...

D'ailleurs, elle lui dit aussitôt :

– Tu sais ce qui me vient à l'esprit, Jack, en regardant cette photo de Kate ?

– Non, Évelyne, lâcha presque froidement Jack, il ne faut pas parler de cela. Je me doute de ce qui te vient à l'esprit. Mais il ne faut pas en parler.

Évelyne hocha la tête en soupirant, et reposa le cadre sur la petite commode où il était placé habituellement.

Jack et Évelyne se levèrent le lendemain aux environs de 7 h, et trouvèrent Cheyenne dans la cuisine attablée devant un grand bol de corn flakes. Tous deux en ressentirent une grande émotion, ne pouvant s'empêcher de se rappeler Kate qui avait coutume d'agir ainsi.

– Déjà levée ? fit Évelyne.

Cheyenne qui avait enfilé ses vêtements de la veille, jusqu'à son bandeau indien dans les cheveux, délaissa son bol, lui sourit, et répondit :

– Oui, je me suis réveillée assez tôt ; alors tant qu'à faire, j'ai préféré descendre et me préparer un petit déjeuner. Ça ne vous dérange pas, j'espère ?

– Absolument pas, affirma Jack. Mais apparemment, vous vous êtes débrouillée comme si vous aviez toujours vécu ici.

Cheyenne eut alors un sourire étrange, et finit par répondre :

– Oui, je m'adapte très vite.

– Bon, alors c'est parfait, déclara Évelyne.

Elle prépara le petit déjeuner, qu'elle prit bientôt avec Jack, Cheyenne ayant terminé pour sa part son bol de corn flakes.

Celle-ci déclara soudain :

– Au fait, j'ai mis l'éphéméride qui est accrochée au mur à la date d'aujourd'hui : le 4 avril 1960.

Puis elle ajouta avec un sourire malicieux :

– Bien que, comme n'importe qui pourrait vous le dire, nous soyons bien le 4 avril aujourd'hui... mais le 4 avril 1970 !

– Bon, Jack, je crois que nous allons monter à la salle de bains, annonça Évelyne.

Ce fut à ce moment-là que le petit chien blanc arriva dans la cuisine et se précipita avec des cris de joie sur Cheyenne.

"Exactement comme il faisait avec Kate", ne purent s'empêcher de penser Évelyne et Jack.

Une fois à son bureau, Jack lut comme chaque matin le *Lubbock Morning Star*, et il se sentit à la fois stupéfait et mal à l'aise, quand il tomba sur un article relatant avec une grande ironie des phénomènes bizarres qui se seraient déroulés à San Francisco dans la soirée du 2 avril : poste de télévision déréglé, apparition d'une espèce de météorite dans le ciel... Jack ne s'appesantit pas sur l'article, tant le journaliste tournait cruellement en ridicule l'habitant de San Francisco qui avait rapporté les faits à la police locale.

Il rentra chez lui vers 19 h. Évelyne et Cheyenne qui n'avait toujours pas repris la route, étaient sur la pelouse avec le petit chien blanc. Jack salua rapidement le vieux Jerry Evans qui était posté sur le pas de sa porte, l'air ironique. Jack comprit très vite pourquoi en s'apercevant que Cheyenne était pieds nus.

– Bonne journée, Jack ? demanda Évelyne, tandis qu'il s'apprêtait à entrer dans la maison.

– Très bonne, répliqua Jack d'un air préoccupé.

Il n'alluma pas le téléviseur, n'écouta pas davantage Buddy Holly, mais prit pour prétexte un travail urgent pour se réfugier à l'étage dans une pièce lui servant de bureau.

Il ne redescendit que deux heures plus tard, pour le repas.

Celui-ci se passa normalement, sans nouvelles déclarations étonnantes de Cheyenne. Et ce fut à la fin de ce repas qu'elle annonça :

– Je compte reprendre la route demain matin. Enfin, si vous acceptez que je reste encore cette nuit chez vous.

Évelyne s'empressa d'accepter ; quant à Jack, il se contenta de hocher la tête.

Cheyenne décida de monter se coucher dès la fin du repas, indiquant qu'elle partirait très tôt le lendemain. Elle fit ses adieux à Évelyne et à Jack, pensant qu'ils seraient encore endormis lorsqu'elle quitterait la maison, et surtout, elle les remercia pour leur hospitalité.

Évelyne parut franchement dépitée en regardant Cheyenne sortir de la cuisine ; quant à Jack, il vit surtout là le moyen de parler enfin à Évelyne de tout ce qu'il avait gardé en lui jusqu'à cet instant.

Il s'y employa dès qu'il fut certain que Cheyenne était bien montée.

Lorsqu'il eut fini, sa femme le regarda, les yeux complètement exorbités, et demanda, presque dans un souffle :

– Mais pourquoi n'as tu jamais parlé de tout cela avant ?

Jack fut très embarrassé pour répondre. Il fit bien sûr allusion au rapport de l'armée américaine qui avait conclu en 1955 que les soucoupes volantes n'existaient pas, et à l'article du *Lubbock Morning Star* qu'il avait lu le matin même. Il n'avait pas voulu passer pour un illuminé, ou au mieux un farfelu.

– Mais à moi, dit Évelyne, tu pouvais le raconter tout cela.

Jack hocha tristement la tête.

– Oui, c'est vrai, reconnut-il, mais je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas osé te raconter cette incroyable soirée du 3 avril de l'année dernière.

– Et tu n'as pas été effrayé pendant que toutes ces choses étranges se produisaient ? s'enquit

Évelyne.

Jack souleva doucement ses épaules, et plissa le front, quand il répondit :

– Pas vraiment, non. Ou alors, si peu. Non, c'était quelque chose d'incroyable, de trop énorme. Et puis tout a duré en fait peu de temps ; tellement peu de temps, qu'après je me demandais si je n'avais pas rêvé, si je n'avais pas eu d'hallucinations.

– Alors, continua Évelyne, pour toi, Cheyenne...

Jack regarda gravement son épouse.

– Tu le sais comme moi, Évelyne.

Celle-ci secoua nerveusement la tête, comme si elle voulait se défendre de quelque chose qui n'était pas recevable.

– Tu le sais comme moi, insista Jack. Cheyenne, c'est Kate ; une Kate qui nous arrive de l'année 1970, où elle est devenue une hippie. Ce qui est finalement son évolution normale, puisque apparemment, les hippies semblent acquis à la cause des Indiens, comme Kate pouvait déjà l'être à 10 ans.

– Mais cela est complètement fou, dit Évelyne en s'efforçant au maximum de ne pas crier.

– Non, Évelyne, dit Jack en se voulant apaisant. Il s'est passé des phénomènes étranges dans cette ville dans la soirée du 3 avril de l'année dernière ; et le lendemain, Kate avait disparu sans explication logique. Or, il s'est produit les mêmes phénomènes dans la soirée du 2 avril de cette année à San Francisco, et le lendemain, 3 avril, apparaissait Cheyenne que je prenais en stop et ramenais à la maison.

– Ecoute, Jack, dit Évelyne manifestement à bout, je voudrais tant y croire, mais je n'y arrive pas. Et si Cheyenne était vraiment Kate, pourquoi ne nous a-t-elle pas reconnus ? En un an, nous n'avons pas changé tant que cela.

Jack était bien ennuyé ; il tenta pourtant une solution :

– Peut-être qu'en revenant du futur, elle a en quelque sorte perdu certaines données. Ou peut-être encore qu'elle n'a gardé en fait qu'un très vague et très lointain souvenir de nous depuis sa disparition.

Évelyne appuya ses deux mains contre ses tempes.

– Non, non, tout cela est trop fou, se lamenta-t-elle. Et comment t'expliques-tu de pareils phénomènes ?

Jack souffla.

– Je ne me l'explique pas, avoua-t-il. Et d'ailleurs, je ne suis pas le seul, à mon avis, à ne pas pouvoir expliquer des choses aussi étranges. Tu sais, Évelyne, je pense qu'il y a un tas de phénomènes, dont ceux-ci, que l'on expliquera en 2000, 2001... 2002... Dans ces années-là, on habitera dans des maisons en plexiglas, et les voitures n'encombreront plus les routes, mais se déplaceront dans les airs. Et bien sûr, la science aura fait des progrès énormes. Seulement, nous ne sommes qu'en 1960, Évelyne. Dans cette ville, il y a encore des maisons en bois, et ma vieille Packard doit se contenter des routes qu'on a tracées pour elle et les autres voitures. Et évidemment, la science a encore beaucoup de chemin à parcourir. On ne peut donc expliquer des phénomènes émanant de créatures venues d'autres planètes, ni seulement l'existence de ces dernières. La majorité des gens préfère même croire que nous autres, pauvres Terriens, nous sommes les seuls habitants de l'Univers, bien tranquillement installés au milieu de nos champs de maïs.

– C'est trop fou, c'est trop fou tout cela, fit Évelyne.

Puis elle décida qu'elle avait décidément besoin de se reposer sérieusement, qu'elle avait attrapé une effroyable migraine.

– Bon, fit Jack en se levant de table, nous allons monter, et j'espère quand même que nous serons réveillés lorsque Cheyenne partira. Ce serait aussi bien de la revoir une... dernière fois, non ?

– Oui, ce serait aussi bien, dit Évelyne, d'une voix triste.

Le lendemain matin, Jack et Évelyne se levèrent après une nuit finalement paisible.

Une fois dans la cuisine, ils n'y trouvèrent pas Cheyenne comme la veille. Ils prirent leur

petit-déjeuner dans le silence, rejoints bientôt par le petit chien blanc qui paraissait d'une tristesse à fendre l'âme. Puis, Jack alla se préparer pour partir au travail.

Quand il revint dans la cuisine, Évelyne avait allumé le transistor qui diffusait de la musique country.

– Tu as jeté un coup d'oeil dans la chambre de Kate ? demanda-t-elle.

– Non, répondit Jack, mais Cheyenne doit être partie.

Puis il embrassa tendrement Évelyne, et lui souhaita une bonne journée.

Il sortit et se dirigea vers sa Packard, qu'il avait pris l'habitude depuis l'année précédente de laisser dormir dehors.

Il allait tourner la clé de contact, quand il entendit sa femme l'appeler.

Il leva la tête, et la vit arriver en courant. Il se hâta de baisser la vitre de sa voiture, et demanda :

– Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

En haletant, Évelyne expliqua :

– Je viens d'entendre à la radio une information à propos de la présidentielle de novembre.

– Oui, fit Jack, et alors ?

– Alors, reprit sa femme, une récente enquête d'opinion donne désormais l'avantage à Kennedy. D'après le commentateur, il pourrait bien gagner en novembre.

Jack soupira un grand coup :

– Eh bien, la première prophétie de Cheyenne a des chances de se réaliser. On verra bien ensuite, si les Soviétiques arrivent à envoyer un homme dans l'espace l'année prochaine.

Puis il donna l'impression de réfléchir profondément, et finalement dit :

– Tu vois, Évelyne, il y a une chose que je voudrais pouvoir empêcher.

– Quoi donc ? demanda Évelyne, surprise.

Jack attendit un court instant, et lâcha :

– Que Kate soit devenue une hippie en 1970.

Évelyne se demanda s'il fallait rire ou pleurer suite à ce que venait d'annoncer son mari, qui

passa aussitôt la main dans ses cheveux taillés en brosse, ce qui lui donnait assurément l'aspect typique de l'Américain moyen de ce tout début des années soixante, à mille lieues d'un hypothétique mouvement hippie.

Il démarra, et Évelyne regarda la voiture s'éloigner.

Puis elle regagna la maison. Une fois dans sa cuisine, elle constata que l'éphéméride avait été mise à la date du jour... avec toutefois une modification d'importance : le 6 de 1960 avait été barré avec un stylo, et remplacé par un 7.

Maintenant qu'elle était seule, Évelyne se dit qu'il ne fallait pas s'égarer. Jack était très surmené l'année dernière ; il n'avait pas pris de vacances depuis longtemps, et avait été victime d'un gros coup de fatigue. D'ailleurs, personne d'autre que lui dans cette ville n'avait été témoin a priori des étranges phénomènes qu'il avait décrits. Non, Cheyenne n'était pas Kate ; Évelyne devait en convenir, même si elle aurait volontiers accepté une fille possédant dix ans d'avance sur l'époque réelle. Malgré un tas de coïncidences, de faits troublants qui les avaient égarés, Jack et elle, il fallait rester dans la réalité. Comment pouvoir imaginer que Kate se serait retrouvée d'un coup en 1970 ? Comment aurait-elle pu passer de l'état d'une fillette de 10 ans, à celui d'une jeune femme de 21 ? Devrait-on admettre qu'elle aurait même séjourné dans une espèce de *no man's land temporel* ? Puis aussi, comment aurait-elle ensuite remonté le temps jusqu'en...1960 ? Et enfin, où serait-elle exactement partie maintenant ? Pourquoi n'était-elle pas restée chez eux ? Non, en fait cette Cheyenne était une jeune femme très originale et pleine d'imagination qui s'était finalement bien amusée d'eux, et avait surtout convaincu Jack de l'existence des extraterrestres.

Évelyne vaqua à quelques tâches ménagères dans la cuisine, avant de se mettre comme chaque matin à son étude de l'américain.

Elle avait presque terminé, et s'apprêtait à passer dans le séjour, lorsque quelque chose, juste au-dessus de sa tête, attira soudain son attention. Elle dressa l'oreille, retint sa respiration, et estima très vite que ce qu'elle entendait pouvait ressembler à des pas sur un parquet.

Au-dessus de la cuisine, se trouvait la chambre de Kate dont le sol était constitué de lamelles de bois.

"Mais on marche dans la chambre de Kate", commença à penser Évelyne.

Puis très vite, elle se dit que c'était tout simplement Cheyenne qui n'était pas encore partie. Elle attendit, et comme elle entendait toujours marcher au-dessus d'elle, mais que Cheyenne tardait à descendre, elle décida de monter.

Elle arriva très vite à l'étage, un peu essoufflée. Au moment où elle allait cogner à la porte de la chambre de Kate, elle fut rejointe par le petit chien blanc qui paraissait maintenant tout joyeux.

Alors, contre toute attente, Évelyne ouvrit brusquement la porte, et crut qu'elle allait défaillir.

En plein milieu de la pièce, semblant complètement perdue, se tenait immobile, les yeux exorbités, une fillette blonde en pyjama, qui demanda d'une voix tremblante :

– What's happened to me ? What's happened to me ?¹¹

Évelyne, au bord des larmes, s'approcha de la fillette en prononçant tout doucement son prénom.

La fillette se jeta dans ses bras, et entre deux sanglots demanda encore :

– What's happened to me ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?...

¹¹ Qu'est-ce qui m'est arrivé ?